
XYZ. La revue de la nouvelle

Claire Martin—Rompre le silence

Gaëtan Lévesque



Volume 1, Number 1, Spring 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2677ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lévesque, G. (1985). Claire Martin—Rompre le silence. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(1), 4–11.



Rompre le silence

Claire Martin a débuté sa carrière d'écrivaine comme nouvelliste en 1958. Son recueil de nouvelles Avec ou sans amour lui valut le prix du Cercle du Livre de France en 1959. D'autres prix sont venus couronner ses romans. Depuis 1972, c'est le silence; en 1984, Simone Bussières des Presses Laurentiennes enrichissait sa collection «le Choix de...» en publiant le Choix de Claire Martin dans l'oeuvre de Claire Martin. Nous l'avons rencontrée à cette occasion et nous vous livrons le résultat de cet entretien.

Gaëtan Lévesque

G.L. — *Vous avez publié des romans et des nouvelles. Quelles différences faites-vous entre les deux genres?*

C.M. — Leur seule ressemblance est de faire partie tous les deux de la littérature romanesque et c'est à peu près tout. La nouvelle, le roman (ajoutons donc le conte aussi), voilà des choses bien étrangères l'une à l'autre, non seulement dans le choix des sujets, mais dans celui de l'écriture, de la langue, du vocabulaire, du ton. Le fond conditionne la forme, mais la réciproque est vraie: pas de forme, pas de pensée.

La nouvelle par sa brièveté même suscite un style concis, incisif, cruel parfois. Les personnages qu'on y rencontre ne pourraient guère se manifester dans un roman. Ce sont des passants. L'auteur ne peut les juger qu'en surface. Il les regarde de tout près, juste un coup d'oeil aigu, méchant souvent, et ils sont déjà loin. Ce qui me frappe, surtout, c'est que la tendresse s'exerce peu envers les person-

nages de la nouvelle. C'est comme si l'écrivain n'avait pas le temps de s'y attacher, d'établir une vraie relation amoureuse... ou son contraire: une bonne aversion, celle qui tue à la fin du livre.

Le conte n'est pas une nouvelle. Il y entre de l'impossible, du rêve, le désir de traiter d'un sujet «qui ne se peut pas». Je n'en ai commis qu'un seul qui se situe dans un pays imaginaire comme presque tous les contes. L'archétype, c'est le conte de fées du XVII^e siècle. Dans la littérature moderne, un de ceux qui me paraissent le plus fascinant, c'est «le Professeur et la sirène» de Lampedusa. On voudrait tellement que ce soit vrai, que cet homme soit vraiment l'amant d'une sirène, c'est merveilleux. On retrouve, intact, le sentiment éprouvé quand on était petit, alors qu'on aurait tant voulu qu'un coup de baguette magique suscite un prince beau comme la nuit.

Le roman, c'est le contraire de ce que je viens d'écrire. Il permet tout: des personnages secondaires, de menus faits qui ne conduisent à rien, de belles analyses, une langue chaleureuse si nécessaire, de longs paragraphes faits d'une seule phrase, de la passion ou de la haine pour celui-ci ou celui-là, de petits mystères pour égarer le lecteur. Il permet surtout un long fil conducteur qui se noue, se casse, se rattache, se déroule et, parfois, vous étrangle.

G.L. — *Lequel de ces trois genres préférez-vous?*

C.M. — Que préférez-vous, le théâtre ou le cinéma, demande-t-on souvent aux comédiens. Beaucoup voudraient répondre que le théâtre est plus excitant, mais que le cinéma est plus payant et que l'argent n'est pas plus à dédaigner que le plaisir. Mais on n'aime guère ce genre d'aveux. Je vous répondrai qu'un roman peut apporter la renommée et même la gloire, ce qu'une seule nouvelle ne fera jamais. À la nouvelle, pour créer un impact, il faut des soeurs, le nombre. Les grands auteurs de nouvelles en ont écrit des volumes impressionnants: Colette, Morante, Maupassant, Somerset Maugham et combien d'autres. Cependant, même ces tout grands faisaient sûrement plus plaisir à leur éditeur quand ils leur présentaient un roman. Enfin, c'est ce que j'imagine. Le bon recueil de nouvelles ne se vendra jamais aussi bien que le bon roman. Je ne suis pas éloignée de croire que le lecteur aime s'attacher aux personnages, les suivre longtemps, et qu'il souffre de devoir les quitter presque tout de suite quand il lit une nouvelle. Je trouve à cela un élément de preuve quand je considère les «romans-briques» que l'on publie maintenant et les romans-fleuves en dix, quinze, vingt volumes (Proust, Duhamel, Romains)

que l'on publiait avant-guerre. Mais je m'aperçois que votre question est toujours pendante... Ce que je préfère? j'ai trouvé un plaisir différent, mais égal, à faire les deux choses. Voilà pour l'auteur. Quant à la lectrice, ce n'est plus pareil. Je préfère le roman. C'est peut-être une affaire de mémoire. Un roman vous reste bien en tête (s'il est bon). Une nouvelle, mon Dieu... il faut qu'elle soit géniale.

G.L. — *Vous attachez beaucoup d'importance à la langue et au style dans votre écriture. Quelle place accordez-vous aux questions esthétiques et formelles dans l'élaboration de votre oeuvre?*

C.M. — C'est le genre de questions qui, je pense, devraient être posées aux exégètes et non aux écrivains. Se les pose-t-on quand on est en pleine élaboration? Quand on est pris par la composition d'un récit et que l'imagination bouillonne? Notre esthétique fait partie de nous-mêmes. Elle nous conduit vers la beauté, elle exalte le sentiment de beauté qui est (ou qui devrait être en nous, car il faut bien avouer que la beauté est reléguée bien loin de nos jours: il n'y a qu'à écouter les sons qui nous assaillent et les objets qui nous entourent, les poupées par exemple). Au moment de l'écriture, ce sentiment est réduit à l'état d'instinct. Ce n'est le moment ni de l'étude, ni de la recherche. Il y a des gens que leur esthétique pousse vers la laideur, laideur des mots, des formes... Ils n'entrent pas dans mon propos.

La recherche formelle s'exerce, chez moi, par l'oreille surtout. Je lis et relis à haute voix ce que j'ai fait (je sais que pour ce travail je n'en aurai pas le loisir et cela me brime). C'est ainsi que je débuse, par exemple, les répétitions. Mais, s'il y a répétition, il faut décider de celles qui sont mauvaises et de celles qui font plaisir. Même chose pour les assonances, parfois il faut les fuir et parfois les rechercher. Quant aux consonnes, que de malheurs elles suscitent: les que, que, que (on a l'air d'appeler les vaches), et les tt, tt, tt (on semble blâmer son propre texte). Un des grands plaisirs de l'écriture dans ce qu'elle a de formel, c'est la quête du mot, mot plus brillant, plus charmeur, plus velouté et qui aboutit, le plus souvent, sur le mot le plus juste aussi.

Les questions formelles, pour un écrivain, sont importantes non seulement quand il décrit, mais quand il lit. Il faut s'arranger pour ne pas attraper les maladies des autres et ne pas lire ceux qui ne vous apporteraient que du mal. Quand je suis plongée dans Julien Gracq ou Colette et que, sans m'en apercevoir, je me mets à lire à haute voix, je sais que je suis en train de prendre grand soin de moi.

G.L. — *Et l'amour... Que représente-t-il pour vous?*

C.M. — Tout, car les deux vont de pair. L'amour de couple, l'amour filial, l'amour maternel (j'ai une nièce et un neveu que je n'aimerais pas plus ni autrement s'ils étaient mes enfants), tout cela est bien suffisant pour remplir une vie et, partant, pour remplir une oeuvre. Et puis, il y a l'amitié qui est bien une sorte d'amour aussi, un amour à qui manque le désir amoureux. Ma vie a été embellie par de ferventes amitiés qui durent depuis dix, vingt, trente, quarante ans. Quand un sentiment a traversé un si grand nombre d'années, il n'y a plus que la mort pour nous séparer. Ces séparations se produisent, maintenant, de plus en plus souvent. C'est arrivé en 1982, 83, 84... Mais, par delà, le coeur reste fidèle.

G.L. — *Vos personnages, autant les hommes que les femmes, se veulent le reflet de la réalité. Pour vous, la fiction doit-elle se modeler sur le réel?*

C.M. — Ai-je déjà dit que mes personnages veulent être le reflet de la réalité? C'est possible... on dit tant de choses et tant de choses sont vraies sous une certaine lumière et fausses sous une autre. Je me rappelle avoir dit que mes romans ont souvent ce qu'on nomme une fin ouverte, c'est parce que la vie nous propose souvent ce genre de choix. Mes personnages sont assurément le reflet d'une certaine réalité, car tout existe, mais la réalité cela se retouche et l'écrivain en profite. Chaque fois qu'il choisit un personnage extraordinairement bon, ou beau, ou courageux, intelligent, ou extraordinairement aimé, il sait bien qu'il est en train de retoucher la réalité. La sienne, fort probablement.

En tout cas, je n'ai jamais pris modèle sur des personnes réelles dans aucun de mes romans. Certains de mes personnages me ressemblent par certains côtés, c'est inévitable, et ce ne sont pas toujours des personnages féminins. Ce que je préfère, c'est « piquer » un décor, à peine entrevu parfois, mais qui m'est resté dans l'oeil, un physique, une couleur d'yeux ou de peau. Cela ne va guère plus loin. Et puis, est-ce qu'un romancier se demande s'il se conforme à la réalité, si ce qu'il écrit est possible et correspond à ce qui se passe dans le quotidien? Il me semble que je ne me suis jamais posé cette sorte d'interrogations. Enfin, pour répondre à votre question, je dirai que cela n'a aucune espèce d'importance. Ce qui fut possible du temps d'*Adolphe* ou de *la Chartreuse de Parme* ne l'est plus et cela ne nous gêne pas. Pourquoi cela nous gênerait-il si l'intrigue se situe tout près de nous?

Un jeune homme m'écrivit, un jour, pour s'élever contre le fait que les femmes, dans mes romans, recevaient des fleurs. «Au Québec, disait-il, on n'offre pas de fleurs, on offre des chocolats.» C'était sa réalité à lui... En cela comme en tout, il n'y a pas de règle. Il n'y a que des réussites et des insuccès.

G.L. — *Au moment où vous avez publié vos premiers romans, vous considérez-vous comme une auteure avant-gardiste étant donné que vous présentiez des personnages «marginiaux» à une époque où la morale religieuse était encore rigoureuse?*

C.M. — Ai-je été un auteur avant-gardiste? Voilà encore une de ces choses qu'il est difficile de décider pour soi-même. Et il faut être de l'espèce qui se penche volontiers sur son petit quant-à-soi. Je n'en suis pas, donc je n'en sais rien. Si mes personnages n'ont jamais obéi aux ukases de la morale québécoise de l'époque, c'est probablement parce que je n'ai jamais eu peur. Quand j'ai publié mon premier livre, en 1958, l'Imprimerie Saint-Joseph a refusé de l'imprimer. Au reste, aucun nom d'imprimeur n'apparaît à la fin du volume. Un des membres du jury qui m'avait accordé le Prix du Cercle du Livre de France, le révérend père Gay, a écrit à M. Tisseyre pour lui demander de retirer un bon tiers de mes nouvelles. Cet échange de correspondance est aux Archives nationales, on peut la consulter. Ni mon bon éditeur ni moi n'avons cédé et personne n'a tenté de nous assassiner. Si j'avais cédé dès le premier livre, j'aurais probablement dû le faire pour tous les autres. Peut-on dire pour autant que j'étais un écrivain d'avant-garde? L'avant-gardisme n'est pas l'audace. Mais qu'est-ce? Faire nouveau à tout prix? Non plus. Tenir compte des modes? Encore moins. Rien de tout cela: vouloir faire nouveau à n'importe quel prix, c'est se condamner à être vite dépassé — car il y a une foule de petits copains qui courent derrière — et c'est surtout faire preuve de bien peu de talent. Quant à la mode, c'est l'esthétique des imbéciles, a dit Stendhal (il a dit aussi que tout ce qui est excessif est vulgaire. Stendhal est un très bon donneur de petits coups de règle sur les doigts). Bref, on a beaucoup plus de chance d'être et de rester d'avant-garde si on a un ton à soi au lieu de faire comme tout le monde et de hennir avec les chevaux. J'ai besoin de la liberté d'écrire et, maintenant, surtout de celle de lire, sans marcher dans des lisières et sans me dire qu'il faudrait bien faire ce qui se fait en ce moment. Cela se fait, cela ne se fait pas, cela ne se fait plus, sont les trois principes qui génèrent le plus de médiocrité.

G.L. — *Au sujet de votre oeuvre littéraire, la critique a noté une sorte d'ironie, un regard sans pitié sur vos personnages. Comment réagissez-vous à cette critique?*

C.M. — Un regard sans pitié? Eh bien! mes personnages inspirent peut-être plus d'envie que de pitié. Pourquoi pleurnicherais-je outre mesure sur des hommes et des femmes libres, pour qui le malheur est, en somme, transitoire (c'est-à-dire le temps de la moitié du roman) et qui retrouveront la sérénité avant qu'on ne les quitte. Certains critiques m'ont reproché mes «happy endings». Comme quoi il y a plus cruel que moi. Et comme quoi, aussi, on était bien persuadé, il y a une vingtaine d'années, que la liberté d'esprit, de vie, d'amour, que la vocation au travail pour une femme, ou son incuriosité devant la maternité, ne méritait pas autre chose qu'une fin horrible. La punition! Mon regard sur mes personnages n'est pas sans pitié. Il est lucide. Je n'ai jamais écrit pour la bibliothèque rose.

Je l'ai dit plus haut: pour la nouvelle, c'est bien différent. Son ton même exige que l'on considère le personnage sans s'attarder. Cela suscite souvent l'ironie et même la cruauté.

Il est bien entendu qu'au cours de cet entretien il n'est, à aucun moment, question de mes mémoires d'enfance où les personnages ne doivent rien à mon métier de romancière, si ce n'est un certain ton.

G.L. — *Votre dernière publication date de 1972. Pourquoi ce long silence?*

C.M. — En 1972, j'ai jeté quatre ou cinq projets de romans dont deux étaient élaborés. À vrai dire, j'ai conservé l'un des deux assez longtemps. À ce moment-là, j'avais encore pas mal de choses à dire. Je ne les ai pas dites. Maintenant, je ne sais même plus de quoi il s'agissait. Pendant que j'écrivais *les Morts*, j'ai eu comme le pressentiment que je ne me servais jamais de ces projets. Pourquoi ce long silence? Parce que j'ai envie d'un long silence...

Bibliographie

Avec ou sans amour, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1958; Paris, Robert Laffont, 1959; (Prix du Cercle du Livre de France, 1958);

Doux-Amer, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1960;

Quand j'aurai payé ton visage, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1962;

Dans un gant de fer, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1966; (Prix France-Québec, 1966);

La Joue droite, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967 (Prix du Gouverneur général, 1967);

Les Morts, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1970;

Moi, je n'étais qu'espoir, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1972;

Le Choix de Claire Martin dans l'oeuvre de Claire Martin, Charlebourg, Les Presses Laurentiennes, 1984.